



Samuel Achache, chansons d'amants

Publié le 9 juillet 2022

Dans *Sans tambour*, le comédien, désormais seul à la tête de sa compagnie, balade en musique son chagrin d'amour, de saynètes en numéros de cabaret.

Entre les pierres lourdes du cloître des Carmes, et sous les assauts d'un mistral particulièrement vengeur en cette première, une petite maison en pleine démolition sert de décor au désastre amoureux: un couple s'y affronte entre la vaisselle et la douche, drôle et banal comme au boulevard, à ceci près qu'en contre point les accompagne un petit ensemble de musique qui les double, les couvre, les contrarie, les console. Séparés finalement dans le fracas, ils mènent devant nous un petit bout de chemin, baladant leur chagrin d'amour jusque dans une clinique étrange où on propose d'extraire le désir.

PARTITION. Samuel Achache, autrefois en compagnie de Jeanne Cande! et désormais seul à la tête de sa compagnie, étreint pendant deux heures d'un spectacle fort aimable l'idée romantique, en la passant aux épreuves familières chez lui du pastiche et d'un détournement musical travaillé avec Florent Hubert. Sur une matière qu'on devine personnelle, il imprime principalement une forme, celle du *lied* de Schumann, répertoire de chambre par excellence dont le spectacle subvertit joyeusement la gravité, morceau bref brillamment décliné en théâtre: parfois sketch, parfois saynète, parfois numéro de cirque ou de cabaret. Les fragments pullulent et se mêlent sur une scène envahie par les débris du chantier- briques de placo, poussière blanche, poutres précaires et bouts de meubles- dans un tourbillon dont le foutraque est parfaitement réglé.

Comme toujours chez Achache, la partition est tenue, et le spectacle donne d'entrée de jeu une sorte de mode d'emploi d'un rapport musique/théâtre théorisé: alors que les musiciens se sont installés, costumes noir et blanc comme au concert, un homme entre, qu'on prend d'abord pour le chef d'orchestre. Mais le rapport qui s'installe entre lui et la musique se décale, il ne s'agit pas de jouer un morceau, mais de jouer le geste et l'espace théâtral: souffler dans l'anche quand le personnage soupire, jouer à l'envers quand le personnage recule, plus lentement quand il ralentit, etc.

Il y a là plus qu'un sketch: une grammaire de théâtre articulant le lied et le burlesque, dans un système où la musique n'est ni cosmétique ni illustrative. Elle est une éthique pour les personnages qui cherchent à la fois à s'en défaire et à la retrouver sans cesse- dans le fond la musique et l'amour ; c'est-dans le théâtre et donc dans la vie- exactement la même chose.

Servi par une distribution impeccable (Lée-Antonin Lutinier, Agathe Peyrat, Sarah Le Picard entre autres), le spectacle assume la simplicité, déconcertante parfois, d'un burlesque de cirque: un tabouret de piano qu'on règle frénétiquement en étant assis dessus, une échelle dont les barreaux cassent quand on grimpe, un coussin recouvrant in extremis un postérieur. La veine comique, qui regarde aussi bien vers Tati -cette scène d'étalage de serviette sur une plage- que Groucho Marx, fonctionne à plein, et au-delà de son efficacité certaine, distille sur scène la mélancolie propre à la clownerie.

ENVOLÉES. On ose à peine condamner le romantisme suranné de certaines envolées qui brandissent un peu facilement les termes creux de l'amour/ la vie/ le monde, tant la mièvrerie est assumée, habilement déployée dans l'espace et vite mise à distance par un humour certain. On peut se méfier en revanche du caractère malin de l'ensemble, qui jongle tranquillement avec des références qu'on devine parfois, sans vraiment se donner la peine de les déployer, peut-être un peu pour la montre. Au sortir du spectacle flotte la petite musique tendre et amère d'une chanson bien fichue; Achache aura su faire tambour pour conjurer vide et tristesse et pour qu'on n'oublie pas - c'est simple comme la rime - que l'amour triomphe toujours.

LUCILE COMMEAUX